

Maurice Nadeau Saint patron de la découverte littéraire

Marie-Andrée Beaudet

Numéro 46, décembre 1991, janvier–février 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beaudet, M.-A. (1991). Maurice Nadeau : Saint patron de la découverte littéraire. *Nuit blanche*, (46), 58–61.

Maurice Nadeau

Saint patron de la découverte littéraire

Paris, 3^e arrondissement. Destination: 43, rue du Temple, en plein cœur du Marais; l'un des plus vieux quartiers de Paris, demeuré populaire malgré Beaubourg, à deux pas. C'est là, au dernier étage d'un vieil immeuble, que loge La quinzaine littéraire où m'a donné rendez-vous Maurice Nadeau, l'un des grands en matière de littérature étrangère, l'un des derniers patrons de l'édition française. Celui à qui Hubert Nyssen d'Actes Sud dit tout devoir. À son crédit, la découverte d'Henry Miller, de Malcolm Lowry, de Witold Gombrowicz, John Hawkes et quelques autres de la même trempe: Leonardo Sciascia, Chalamov, Perec. Un découvreur de géants.

L'aventure littéraire débute pour lui en 1945. Cette année-là, il publie son *Histoire du surréalisme* (rééditée dans la collection « Points ») et il entre, grâce à Pascal Pia, à *Combats* pour « parler de livres » au moment où Camus est éditorialiste. En 1945 toujours, il fait éditer deux ouvrages, le premier sur les camps nazis (*Les jours de notre mort* de David Rousset) et le second, sur Lautréamont. La trajectoire est tracée. Avec ses trois larges sillons. Au gré des rencontres et des circonstances éditoriales, Maurice Nadeau sera auteur, critique, directeur de collections et de publications (*Les lettres nouvelles*, *La quinzaine littéraire*). Toujours plus passionné de littérature que de rentabilité. Toujours plus lecteur que comptable. Un homme de foi et d'entêtement, épris de justice sociale autant que de littérature au point de ranger, parmi ceux qu'il appelle, non sans ironie, ses « saints », des êtres aussi éloignés les uns des autres que Sade, Flaubert, Vallès et Trotsky, ce dernier surtout envers lequel, malgré les distances prises, on sent qu'il conserve de l'admiration et une reconnaissance certaine pour ce que ses écrits lui ont permis de comprendre de son propre passé d'enfant pauvre et de la marche du monde.

Leçons qu'il n'a apparemment jamais oubliées.

Cette année paraissent deux livres de lui. Une réédition, à sa propre maison (Nouvelle édition Maurice Nadeau), *Gustave Flaubert, écrivain, et Grâce leur soient rendues*, chez Albin Michel, un recueil de souvenirs dans lequel il relate les rencontres déterminantes de sa vie. Certains portraits sont très émouvants, ceux de sa mère Zilda Clair et de Pascal Pia, entre autres. On croise dans ce livre des écrivains, des journalistes et des éditeurs qui ont donné sa couleur au siècle, tels Breton, Sartre, Blanchot, Barthes, Leiris, Julliard, Gallimard, Camus, Gombrowicz...

Nuit blanche: Est-ce qu'il y a des auteurs que vous auriez aimé découvrir et qui vous ont échappé ?

Maurice Nadeau: Qui m'ont échappé? Oui, Beckett. Samuel Beckett.

N.B.: Mais vous l'avez découvert comme journaliste, comme critique. C'est vous qui en avez parlé le premier en France.

M.N.: Oui, je me suis rattrapé comme ça. J'ai publié dans *Combat* le premier article qui paraîtra dans la presse sur ce singulier Irlandais.

C'était à la sortie de *Molloy*. *Murphy* était paru quatre ans plus tôt chez un éditeur de livres scolaires et il était passé complètement inaperçu. J'avais eu 20 pages de lui qu'on m'avait transmises en disant: « Ah! c'est tout à fait un auteur qu'il faudrait publier ». J'ai trouvé ça extraordinaire, mais je me suis dit: « encore un ouvrage que je vais donner à l'éditeur chez qui je travaille et qui ne se vendra pas », et j'avais déjà une cascade de trucs qui ne se vendaient pas...

N.B.: Vous étiez alors chez Julliard ?

M.N.: Non, chez Corrèa. Alors je n'ai pas osé, je n'ai pas osé. Et je me le reproche encore aujourd'hui. Bon dieu, quel imbécile j'ai été... Enfin, bon il a trouvé un éditeur, c'est le principal. Mais il a toujours été d'une gentillesse avec moi parce que j'avais parlé de lui tout de suite. Et il m'a toujours donné ses textes pour ma revue, *Les lettres nouvelles*, toujours avant les autres. Et puis, je l'ai vu, il est venu me voir et on a travaillé ensemble.

N.B.: Dans *Grâce leur soient rendues*, vous parlez longuement et affectueusement d'Henry Miller que vous avez contribué à faire connaître

en France. Vous écrivez que Miller est « le propre héros de ses récits » mais que « ses récits ne relèvent toutefois pas de la simple autobiographie ».

M.N. : Oui, Miller était tout le contraire de l'image qu'on se figure, débordant et débridé. Il n'a jamais dit un gros mot en ma présence. Il avait un langage tout à fait châtié. Il a d'abord eu un succès de scandale mais il ne cherchait pas le scandale, au contraire. Il cherchait une espèce de sagesse. Un jour, il m'a fait un cadeau somptueux. Il m'a donné un carnet dans lequel il notait toutes ses lectures. Il me l'a envoyé des États-Unis et j'ai eu de la peine à le récupérer à la douane, enfin... Ce carnet est très intéressant pour ce qu'il nous apprend des lectures de Miller, et dès le début; des lectures qu'il a faites ou qu'il a voulu faire, c'est parfois difficile à démêler. Ce sont des lectures très spiritualistes, d'ouvrages de sages de l'Inde, du Tibet, de Chine. Je crois qu'il cherchait cette voie-là.

« Au-dessous du volcan paraît enfin — nous sommes en mai 1950 — à la fois dans une belle édition Club et dans Le Chemin de la vie : même typographie, même mise en pages, seules diffèrent les couvertures. Pour le lecteur français, Malcolm y est allé d'une préface, ironique et faussement modeste, où il relate les circonstances de la rédaction de l'ouvrage, commencé à vingt-six ans à Mexico — il en a maintenant quarante —, raconte les incroyables aventures du manuscrit, perdu dans un taxi, complètement réécrit, détruit dans l'incendie de sa maison, à nouveau réécrit, refusé par le premier éditeur à qui il l'envoie, accepté sous condition : le propos paraît obscur et le premier chapitre est censé décourager le lecteur. Ce qui amène l'auteur à mettre cartes sur table dans une longue lettre (vingt mille mots) où il éclaire — magnifiquement — ses intentions. Elle constitue le meilleur commentaire à l'ouvrage en même temps qu'elle révèle les ambitions littéraires de l'auteur : égaler Gogol et Dante ! »

Grâces leur soient rendues,
p. 289.

photo Louis Monnier



Maurice Nadeau

N.B. : Mais était-il ce qu'on peut appeler un intellectuel ?

M.N. : Non, je ne crois pas. Il n'aimait pas parler de ses œuvres mais il avait beaucoup d'admiration pour des écrivains qui étaient le contraire de ce qu'il était, Valéry par exemple. C'est curieux ! Il avait une admiration pour les gens intelligents qui faisaient fonctionner la pensée. Lui, ce n'était pas du tout son genre de roman mais c'était un homme qui, comment dire, n'avait pas de barrières. Il ne se donnait pas de limites. Il aurait voulu tout envelopper. C'est un homme qui m'a beaucoup appris. Peut-être plus encore par ce contact que j'ai eu avec lui et qui a été surtout épistolaire, que par son œuvre. Mais ce que je dis de Miller vaut pour beaucoup d'au-

tres : l'image qu'on se fait d'un écrivain à partir de ce qu'il écrit ne concorde pas toujours avec le personnage réel. Parfois c'est tout à fait autre chose. Mais enfin, c'est difficile parce que l'œuvre est là et elle pèse. Elle pèse sur l'image qu'on se fait de l'homme...

Pour chaque auteur, je pourrais raconter une histoire...

N.B. : Vous racontez que vous êtes devenu journaliste par accident, est-ce que vous êtes devenu découvreur de littérature étrangère de la même façon ?

M.N. : Bien, je crois que ce sont les circonstances qui ont surtout provoqué

ça. À l'époque, je parle de l'après-guerre, il y avait une faim de littérature étrangère. Puis, en même temps, les Français continuaient à croire qu'ils étaient les rois. Et, en somme, je n'ai rien cherché du tout, mais le fait que j'ai commencé à publier des étrangers a fait que d'autres sont venus. J'ai été obligé d'en refuser plusieurs. J'ai été obligé de refuser Cortazar, Vargas Llosa, je pourrais en citer une bonne dizaine. Ils venaient parce que j'avais commencé à publier des auteurs étrangers et que les autres éditeurs les ignoraient. Gallimard avait sa collection « Du monde entier », qui était une très bonne collection. Plon avait aussi une collection, « Feux croisés », dirigée par Gabriel Marcel. Puis c'est tout. Il y avait peu de collections étrangères à cette époque. Stock en avait eu une autrefois, qui était très bonne, dans laquelle avait été publiée Virginia Woolf, mais on l'avait supprimée. De sorte que je n'ai eu qu'à attendre. Miller m'a amené Durrell, Malcolm Lowry est venu... Ça s'est fait tout naturellement. Les Allemands, les Anglais, les Polonais sont venus.

N.B. : *On vous envoyait des textes traduits ?*

M.N. : Ah non, pas toujours. C'était souvent le texte original. Il fallait se décider mais je n'étais pas pressé parce que personne ne cherchait à publier ces textes. John Hawkes par exemple, c'est un ami qui m'avait signalé un livre qui avait paru aux États-Unis et qui n'avait eu aucun succès mais il m'avait dit : « c'est bien tu sais ! ». C'était *Le cannibale*. C'était formidable en effet. J'ai attendu dix ou quinze ans avant de le publier celui-là, c'est incroyable, n'est-ce pas ? Puis ensuite j'en ai publié dix, les uns après les autres. Enfin, pour chaque auteur, je pourrais raconter une histoire... Il y a quand même une chose que je faisais c'était de lire les journaux étrangers. Les journaux littéraires allemands, italiens, anglais. Mais c'était tout, alors que les éditeurs maintenant ont des armées de lecteurs en train de regarder ce qui se passe un peu partout, à la foire de Francfort, etc.

N.B. : *À l'époque, est-ce qu'il y avait un public lecteur ?*

M.N. : Maintenant oui, mais à l'époque non. Le public ne marchait pas. D'ailleurs, j'ai été viré régulièrement par les éditeurs chez qui je publiais. Je crois que j'ai contribué à

créer ce public parce qu'au fond, je ne publiais finalement que des étrangers. Enfin, les seuls Français que j'ai publiés c'est Perec, Rinaldi, etc... Mais un auteur comme Dagerman, moi, ça répondait à ce que j'aimais. Personne ne me le disputait. Ça venait comme ça, je les publiais. Les gens achetaient, n'achetaient pas, en général ils n'achetaient pas.

« Ivry-sur-Seine, 31 janvier 1948

Cher Maurice Nadeau

Je me rappelle les jours sombres de l'asile de Rodez, un jour où est arrivé comme une victoire remportée votre livre définitif, déjà traditionnel : Histoire du surréalisme, et où je vis que je n'étais pas oublié,

qu'un homme avait voulu rappeler mon travail dans la vie, mes efforts, mes luttes, et que ce travail avait un sens car après neuf ans d'internement je m'étais imaginé qu'il n'en avait jamais eu.

Aujourd'hui Raymond Queneau me dit que c'est "vous" Maurice Nadeau, qui avez appuyé mon livre sur Van Gogh pour le Prix Sainte-Beuve et à qui surtout je dois l'unanimité du prix,

un simple merci me paraît bien banal, Maurice Nadeau.

Je vous ai fait envoyer un exemplaire de mon dernier livre, paru après Van Gogh, Ci-gît, précédé de La Culture indienne mais tout cela est bien peu. Je prépare un recueil des dessins dont je marque mes cahiers en écrivant. Je vous enverrai quelques originaux avec tout mon cœur.

Antonin Artaud

Grâces leur soient rendues,
p. 167-168.

Écrire bien c'est écrire mal

N.B. : *Comment expliquez-vous ce passage d'une littérature pour initiés, pour des passionnés de littérature, à cette diffusion très large que nous connaissons aujourd'hui ?*

M.N. : D'abord parce que les écrivains français ont beaucoup déçu depuis la guerre. La grande époque a été l'entre-deux-guerres, avec Malraux, avec Céline, Bernanos, Giono, Mauriac, de grands écrivains. Après

la guerre ? Il y a eu Nathalie Sarraute, il y a eu Beckett, il y a eu surtout des écrivains d'origine étrangère, d'origine russe, d'origine anglaise. Au fond, de français, il y en a très peu, Le Clézio, Bianciotti... Ah ! Ils parlent une très belle langue les Français, c'est très bien mais on dirait qu'il y a quelque chose qui s'est asséché, qui s'est stérilisé...

N.B. : *Croyez-vous que cet apport des littératures étrangères a nourri la littérature française ?*

M.N. : Ça devrait. Ça devrait la nourrir mais je n'ai pas l'impression d'après ce que je vois depuis dix ou vingt ans. Il y en a quelques-uns qui ont du culot, qui s'intéressent à beaucoup de choses. Je pense à Le Clézio qui est un grand écrivain. C'est le seul que je vois. Les autres ? Ils racontent des souvenirs d'enfance, font du roman historique. Toutes des vieilles histoires ! Car enfin il s'est passé beaucoup de choses, Mai 68, il y a eu une espèce de libération des mœurs, la révolution sexuelle. Donc, le terrain du roman s'est restreint peu à peu. Alors ceux qui racontent encore des histoires, ça paraît du XIX^e siècle. Il faut trouver du nouveau. Mais c'est difficile... Ce qu'apportaient les écrivains étrangers, au fond, c'était un parfum d'ailleurs. Encore maintenant avec cette espèce de nouveau roman, par exemple, qui s'est fait en Allemagne et qui est intéressant aussi comme mouvement de réflexion, de retour sur le passé. Des types comme Peter Handke et d'autres, ce sont vraiment de grands écrivains. Les Français sont un peu à la traîne, je n'y peux rien, c'est comme ça. Ils écrivent bien. C'est de la belle écriture mais ça ne va pas du tout. C'est curieux, n'est-ce pas ? Écrire bien c'est écrire mal, finalement.

N.B. : *Quelle est pour vous l'importance de la notion de littérature nationale ?*

M.N. : Pour moi, la singularité d'un auteur est plus importante que son appartenance nationale. Je ne veux pas dire que cela n'a aucune importance parce qu'à travers une langue, à travers un livre, à travers un contenu quelconque, il passe toujours quelque chose de la nationalité de l'auteur. Même lorsque c'est traduit, il reste quelque chose. Et heureusement. Mais c'est quand même la singularité d'un auteur qui m'a toujours plus intéressé. Malcolm Lowry, est-ce intéressant de savoir s'il est américain

ou anglais ? Tout le monde finalement le prend pour un Américain alors qu'il est anglais. Alors, à quoi ça rime ? On dira : c'est la même langue. Oui et non. C'est la même langue et ce n'est pas tout à fait la même langue, mais enfin ce n'est pas le même pays. C'est très étrange ! Le Clézio, par exemple, a vécu toute son enfance à l'Île Maurice. Alors, voilà, si l'on veut... mais cela n'a pas beaucoup d'importance, je crois.

« Il faut en prendre son parti : Sartre, si présent dans son époque, si présent à chacun de ceux qui veulent la vivre en pleine conscience, n'est pas le romancier qu'il aurait voulu être, il n'est ni Proust ni Dostoïevski. Encore surplombe-t-il de mille coudées ce qui s'écrit et se publie à son ombre sous le label « existentialiste », notamment de sa compagne de cœur et d'esprit, Simone de Beauvoir, dont *Les mandarins*, par exemple, qui veut être le tableau du milieu intellectuel dans l'immédiate après-guerre, défie aujourd'hui la relecture.

Grâces leur soient rendues, p. 63.

« J'existe par les autres. Comme tout un chacun, mais, en ce qui me concerne, de façon très visible. Par ces grands écrivains qu'on me crédite d'avoir "découverts", par ces auteurs, connus ou inconnus, que je publie comme directeur de revue, de journal, depuis près de quarante ans. »

Grâces leur soient rendues, p. 208.

« Les "nouveaux romanciers" nous rendaient présent un monde que nous avons perdu l'habitude de voir, mais, de ce monde, ils prétendaient évacuer notre connivence. Il se peut que nous vivions dans un monde déshumanisé, un monde d'objets, de forces obscures affrontées, de ludions anonymes soumis à toutes les pressions, mais dans une lecture uniquement descriptive, que faisaient-ils de la conscience que nous en prenons ? Que faisaient-ils de la conscience que l'œuvre littéraire — poème, drame ou roman — se charge, même malgré elle, d'en donner ? »

Grâces leur soient rendues, p. 380.

N.B. : Les littératures minoritaires évidemment se posent davantage ces questions, à savoir ce qui fait que certaines littératures sont plus connues que d'autres, à savoir comment la puissance d'une nation, d'un État intervient dans le jeu des marchés littéraires.

M.N. : Ça c'était la théorie de Sartre. Il disait : « C'est l'époque de la littérature américaine parce que les États-Unis sont le plus important pays du monde ». Il n'avait pas tort mais il n'avait pas tout à fait raison parce qu'à la même époque on lisait Kafka qui appartient à une littérature minoritaire. Écrivain de langue allemande dans un pays tchèque. Cela venait à l'encontre de sa théorie mais, en effet, c'est vrai aussi. Il faut faire des nuances.

Il n'y a plus de grandes revues littéraires

N.B. : Est-ce qu'un écrivain aujourd'hui peut arriver à se faire connaître de la même façon qu'il y a quinze ou vingt ans ?

M.N. : Avant c'était les revues. Moi, j'ai créé et dirigé *Les lettres nouvelles* pendant vingt-trois ans, de 1953 à 1976. Eh bien, c'était un tremplin pour plusieurs écrivains. C'est fini maintenant. S'ils sont français, ils vont directement chez l'éditeur présenter leur manuscrit et s'ils sont étrangers, il y a l'agent littéraire qui est là et qui dit qu'untel ou untel devrait être publié en français. On n'a plus besoin d'intermédiaire. Les choses se font directement. L'éditeur les prend ou les refuse. Cela s'est beaucoup accéléré comme processus. Il y a vingt ou trente ans, les auteurs se faisaient connaître difficilement, même les grands auteurs, surtout les grands auteurs. Mais maintenant, on trouve dans les maisons d'édition presque une bureaucratie faite de gens très spécialisés en littérature italienne, allemande, etc. Ils ont l'œil. Ils voient ce qui passe, en fait c'est leur métier. De sorte que c'est difficile pour un grand auteur d'échapper à l'édition, à la publication.

N.B. : Alors les revues banc d'essai n'ont plus de raison d'être ?

M.N. : Il y a encore beaucoup de petites revues. Celles-là sont intéressantes. Ce sont des revues qui sont surtout en province. Elles se font à Montpellier, elles se font à Clermont-Ferrand. Ce sont des gens, des jeunes surtout qui se réunissent à Marseille

ou ailleurs, et qui ensemble veulent faire des choses parce que le climat général ne leur plaît pas, parce qu'ils ont des choses à dire. Alors, ces petites revues, oui elles sont intéressantes même si elles ne sont pas d'une qualité toujours extraordinaire. Enfin, c'est là qu'il y a un peu de nouveau. Mais les grandes revues, c'est terminé. *La nouvelle revue française*, c'est fini. On ne va pas aller chercher un nouvel auteur dans *La nouvelle revue française*. On sait que ce sont les tiroirs de l'éditeur. Il y a quelques autres revues qui, dans leur esprit, sont des revues professionnelles. Bon, je n'y ai pas vu d'auteurs. Elles s'intéressent à beaucoup de choses. Il n'y a plus de grandes revues littéraires.

N.B. : En terminant, Maurice Nadeau, lorsqu'on pense aux combats dans lesquels vous vous êtes engagé, on peut se demander comment vous avez réussi à concilier vos engagements politiques avec vos préférences littéraires. Tout semble couler de source : les gens que vous avez rencontrés, aimés et vos engagements qui n'ont pas dévié et qui font de vous un homme de gauche. Est-ce qu'il y a eu des tiraillements ?

M.N. : Non, il n'y a pas eu de tiraillement. Il y a eu un passage, une déception immense sur le plan politique, donc une désillusion. J'ai compris que le seul changement qu'on pouvait espérer, c'était finalement la littérature qui l'apportait. C'était par le fait de lire, d'être au courant et d'être en communion avec les gens qui avaient essayé de montrer qu'on pouvait essayer de changer soi-même. Alors au fond, j'ai compris que le changement n'était pas que social et politique — même si cela reste une procédure très importante — mais qu'il y avait aussi un changement de chacun. Ce n'est pas moral ou religieux, ce n'est pas ça. Essayer de comprendre le monde tel qu'il est, tel qu'il marche, avec toutes ses saloperies, tous ses côtés intéressants aussi, c'est ça la littérature. Bon, toute la littérature n'est pas ça, il ne faut pas tout restreindre, tout simplifier, mais c'est quand même par les écrivains que l'on arrive à se faire une certaine idée du monde, et de soi. ■

Entrevue réalisée par Marie-Andrée Beaudet

Maurice Nadeau, *Grâces leur soient rendues, mémoires littéraires*, Albin Michel, 1990, 481 pages.